

Le théâtre à l'échelle du temps fragmenté

Françoise Major

Numéro 162 (1), 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85077ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Major, F. (2017). Le théâtre à l'échelle du temps fragmenté. *Jeu*, (162), 76–79.

LE THÉÂTRE À L'ÉCHELLE DU TEMPS FRAGMENTÉ

Françoise Major

En 2013, à l'instar de Madrid et de Miami, Mexico se dote de son microthéâtre. Depuis, la popularité de cette grande maison du quartier Santa María la Ribera, dont les 18 pièces ont été transformées en autant de scènes, ne dérougit pas. Le microthéâtre, lui, a fait des petits un peu partout au Mexique et ailleurs en Amérique latine. Le concept? 15 minutes, 15 spectateurs, 15 mètres carrés.

La formule naît à Madrid en 2009 alors que l'Espagne est ébranlée par la crise économique; un groupe d'amis en quête de travail ouvrent un bar dans une ancienne maison close. Les affaires vont bien et, au rez-de-chaussée, toujours divisé en chambres, on a l'idée de créer un microthéâtre. «Notre logo, c'est une culotte et une main – mais on peut aussi y voir un pont ou une tour de château, et une lune au lieu d'un nombril! Ça souligne que tout a commencé dans un bordel. Sauf qu'au lieu d'un rendez-vous avec une femme, le rendez-vous est avec une œuvre», explique Alejandra Guevara Castillo, directrice du Microteatro México.

La première saison mexicaine s'intitule *Por dinero* (À cause de l'argent), comme le fait tout nouveau microthéâtre – une forme d'hommage rendu à la première saison madrilène. Chaque établissement est ensuite libre d'élire les thématiques de son choix, pour lesquelles il fait un appel de textes: *Por amor*, *Por sexo*, *Por venganza*... «Au Mexique, on a entre autres lancé *Por tus muertos* [À cause de tes morts, un thème qui fait écho aux actualités du pays], mais aussi *Por Paz* [À cause de Paz/À cause de la paix], en pensant à Octavio Paz, dont c'était le centième anniversaire, aux filles qui se nomment Paz, à la paix dans le monde... On aime bien jouer avec les mots, et on essaie qu'il y ait un arc-en-ciel de possibilités à l'intérieur d'un même thème. Ça nous donne des programmations très variées, avec du drame, des comédies, des tragédies, du suspense...» La saison en cours, la 24^e, s'intitule *Por terror* (À cause de la terreur): «On ne présente pas seulement des œuvres dont le public ressort en sueur! Les histoires sont terrifiantes de différentes manières... Il y en a quand même une qui ne convient pas à un public claustrophobe. Des gens en sont ressortis paniqués.»

Chambre en désordre, croix et chapelets, deux filles. Amoureuses. L'une attend, cachée dans le grenier familial de la seconde, que celle-ci se soit assez prostituée pour accumuler l'argent nécessaire à leur fuite. La salle 11, où se joue Filias (Philies), est particulièrement exigüe. Les spectateurs s'empilent. Au sortir de cette pièce, on aura appris que la jeune femme claustrée est en fait... son cadavre pourrissant, que vient visiter une amoureuse rendue folle. L'assassin? La mère ultra-catholique de la fille restée en vie.

Les Backstreet Killers, de gauche à droite : Óscar Gordillo, José Manuel Lira, Rafael García Oseguera et Diego Meedow. Saison Por terror, novembre 2016-janvier 2017. © Microteatro México



« On aime bien jouer avec les mots, et on essaie qu'il y ait un arc-en-ciel de possibilités à l'intérieur d'un même thème. »

– Alejandra Guevara Castillo



Ricardo Mendoza, aussi connu comme « El Coyote », dans *La hija de Juan Simón*. Saison *Por terror*, novembre 2016-janvier 2017. © Felix Miramontes

termine en une fellation « intra-muros », mais le fantôme de la parente en chaleurs se sauve, et les miaulements d'un chat résonnent... !

Chaque œuvre est présentée six fois dans la soirée. Entre les pièces qu'ils ont choisies, les spectateurs se promènent, regardent une exposition de photos sur les murs des couloirs, s'assoient, prennent un verre – qu'ils pourront continuer de boire en salle. Les comédiens dans l'attente de leur prochaine représentation sont là, eux aussi : accessibles, prêts à échanger avec le public.

La fin de semaine est consacrée au microthéâtre pour enfants et aux œuvres « Début », qui permettent à des novices de côtoyer des professionnels. Durant la dernière saison, Yamil Yaber, 11 ans, est devenu le dramaturge le plus jeune de toute l'histoire du microthéâtre avec *Tú no existes* [Tu n'existes pas] : « Ses parents l'ont aidé à monter son équipe ; sa professeure de théâtre, qui l'avait encouragé à nous soumettre un texte, a assumé la mise en scène. C'était très mignon. Le père venait avec un t-shirt qui disait « Je suis le père du dramaturge », la sœur, « Je suis la petite sœur du dramaturge », et ainsi de suite. »

Lorsque leur texte est sélectionné, de petites équipes composées de 3 à 15 personnes – certains veulent s'adjoindre un scénographe, un concepteur sonore, un peintre pour leur décor – produisent leur œuvre de A à Z. La qualité finale de celle-ci dépendra de leur investissement en argent, en temps et en créativité. Il arrive aussi que des textes soient soumis par un auteur seul : parfois de parfaits néophytes, parfois des écrivains vivant hors Mexique. Si le comité de lecture est séduit s'effectue alors ce qu'Alejandra Guevara Castillo appelle le parrainage, un processus qui consiste à présenter l'auteur à un metteur en scène, à des acteurs, à des techniciens, afin de former une équipe de création.

Dans les périodes de montage et de démontage, la maison peut ainsi rassembler plus de 70 artistes et artisans. Le lieu est

propice aux échanges d'idées, aux nouvelles collaborations, aux essais et erreurs : « *La hija de Juan Simón* [La Fille de Juan Simón] a été mise en scène par Luis Felipe Tovar [un acteur mexicain très connu]. C'est beau, cette ouverture à ce qu'un acteur produise, mette en scène, écrive, pose le ruban adhésif ! Nous sommes une famille, une grande école, un laboratoire. Les artistes viennent ici pour tenter des expériences, même s'ils sont déjà reconnus comme acteurs ou comme dramaturges. »

Avelino (Necrofilia fina, « Nécrophilie fine ») déguste du vin dans la salle 3, pardon, dans la cave de la maison familiale dont il vient d'hériter. Alors qu'il écrit ses mémoires, le spectre de sa cousine émerge d'un mur pour tenter de le séduire. *Hallucinations éthyliques ou fantasmagorie ? Tout cela se*

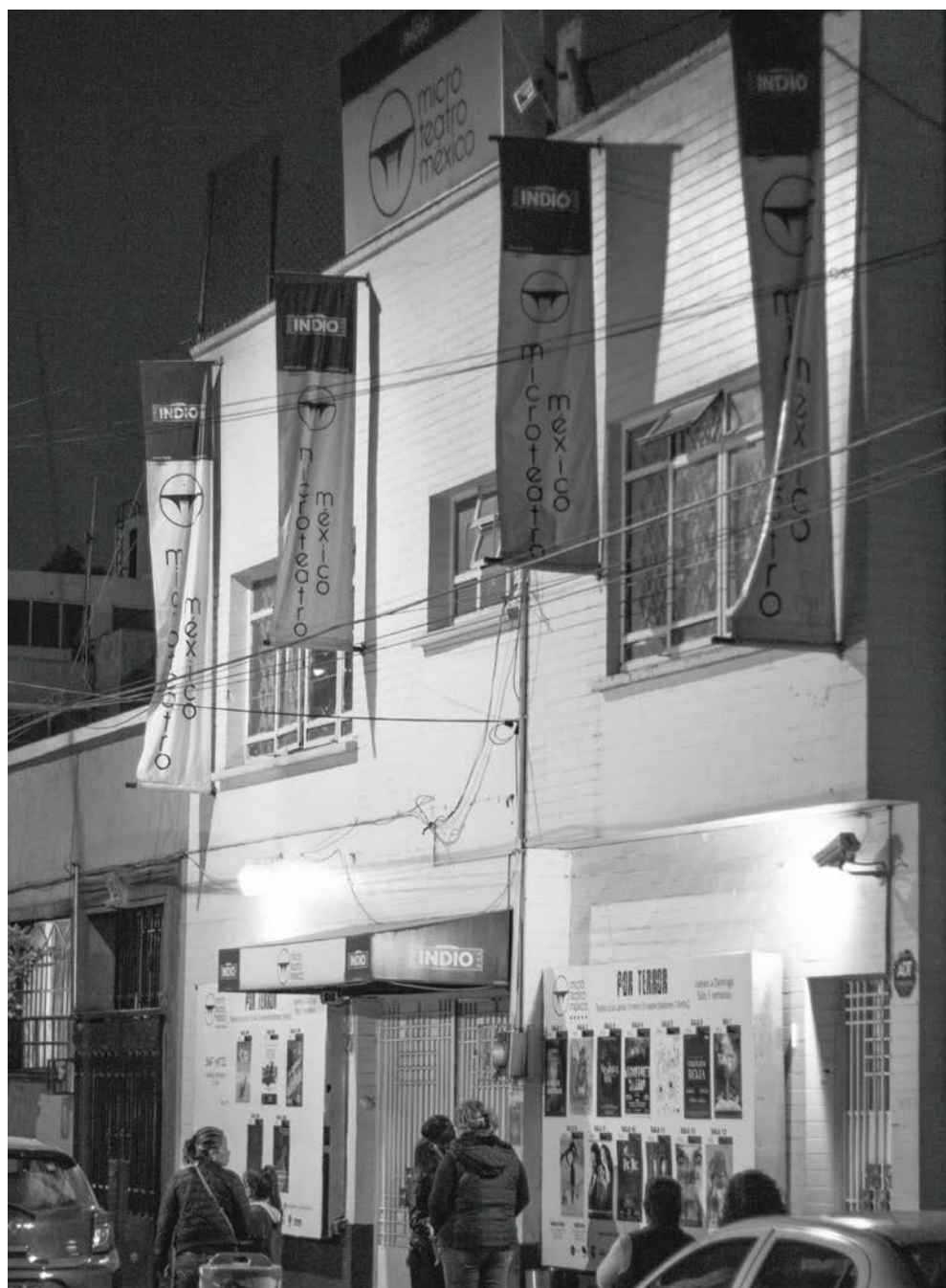
Salle 4. Les Backstreet Killers, formés de Freddy Krueger, de Jason Voorhees, de Michael Myers et d'Eso, montent un spectacle de boys band qui se terminera – qui l'eût cru ? – en bain de sang. Dans le public, nous ne sommes que cinq ou six. Une dame hurle : Jason vient d'apparaître à deux pouces de son visage. Salle 1. La hija de Juan Simón (inspirée de la chanson du même titre) nous plonge dans les regrets introspectifs d'un homme cruellement abandonné par sa mère. Salle 9. Mony (personnage éponyme) enfile compulsivement les lignes de poudre. Alors que son amant lui rend une visite ambiguë pour lui répéter que tout est fini – ça ne l'empêche pas d'arracher sa chemise et de chevaucher la jeune femme –, nous apprenons que, folle d'amour, elle a éventré sa rivale, la « légitime », afin de lui voler son fœtus (qu'elle a conservé, bien sûr). Proximité

troublante avec ces amants semi-nus qui, de passion, nous postillonnent dessus.

Chaque salle précipite le spectateur dans un nouvel imaginaire. Quinze minutes suffisent pour raconter, toucher, ébranler: «Il y a des gens qui ressortent en larmes, heureux ou motivés. D'autres, peut-être, sont venus pour faire plaisir à leur conjoint, mais lui lâchent la main après le spectacle. *La verdad de los domingos* [La Vérité des dimanches] suscitait bien des remises en question. On a aussi vu des demandes en mariage. Il se passe des choses incroyables ici!»

Salle 2. Notre soirée ne se termine pas en douceur ni en rires. La boucle se referme: El encierro (L'Enfermement) nous convoque dans le lieu où une jeune femme enceinte, visiblement maltraitée et en train de sombrer dans la folie, est maintenue enfermée. Un écran en arrière-plan diffuse une vidéo où, vêtue de sa robe de mariée, elle prononce le fatidique: «Oui, je le veux.» En guise de dénouement, un avortement provoqué par une nouvelle séance de coups, un fœtus qu'on tripote dans une chaudière...

«Au fond, l'idée du microthéâtre est de “mettre en appétit”. On souhaite que les gens reviennent au théâtre, ou qu'ils y mettent le pied pour la première fois. Notre tarif est symbolique: 70 pesos [environ 4,50 \$] par œuvre, ou moins à l'achat d'un forfait. C'est accessible sur le plan financier, ce l'est aussi sur le plan du temps; ça correspond à notre manière actuelle de vivre. Et puis ce n'est pas un lieu exclusif. Il y en a pour tous les âges, des sensations fortes comme des propositions à l'approche plus facile... Au Microteatro, le public cible, on n'y pense jamais. Présentement, par exemple, ce n'est pas la période indiquée pour une saison sur la terreur, qui serait normalement prévue en octobre-novembre. On travaille hors de ce genre de considérations. La terreur, on a décidé de la programmer en décembre-janvier. Dans les faits, elle se vit à longueur d'année.»



La maison de Santa María la Ribera où loge le Microteatro México. © Daniel Morales

Une soirée au microthéâtre, ça peut donc vouloir dire: six micro-œuvres allant du burlesque à la tragédie *gore*; un mezcal, une eau d'hibiscus, un pain aux bananes; des mains serrées et des mercis; des fauteuils où se prélasser; un clown machiavélique qui nous dévisage en silence. Les œuvres, forcément inégales, ne nous ont pas toutes plu. Mais 15 minutes un peu tristes sont moins pénibles qu'une heure trente à se labourer l'ennui. Et 15 minutes de théâtre qui ravit: voilà du bonheur. Vivace.

Une petite dernière ? ●

Françoise Major est écrivaine, traductrice et révisure. Son recueil *Dans le noir jamais noir* est paru aux éditions La Mèche en 2013 et a remporté le prix Adrienne-Choquette de la nouvelle. Depuis 2012, elle vit à Mexico, où elle travaille à l'écriture de son deuxième livre. Elle codirige Quebecine, le Festival de cinéma québécois au Mexique.